

Le voyage à Trieste I

Le travail d'écriture, tel que je le pratique en tout cas, est excessivement régulier, sédentaire. On reste assis des journées entières à sa table ; les yeux finissent par brûler à force de relire des textes sur l'écran de l'ordinateur ; des douleurs apparaissent dans le dos.

La vie de famille, telle que je la découvre – je suis père depuis quatre ans – procure bien sûr des joies nombreuses, mais est parfois pesante. Avoir un foyer, c'est perdre en partie sa liberté de mouvement ; il faut accepter de renoncer aux autres vies qu'on aurait pu mener, ailleurs.

Au mois de juin dernier, j'étais proche de la rupture. Je ne crois pas que j'allais tout plaquer, non – mais si je continuais à me plier aux exigences de l'écriture et de l'équilibre domestique, quelque chose allait se rompre en moi. Il y allait de ma sensibilité. Alors, j'ai éprouvé le besoin de relâcher la pression, de partir en voyage.

J'ai choisi de voyager à vélo, parce qu'ainsi, l'indépendance est complète. Le dépaysement se gagne à la force des mollets. Sur une carte d'Europe, j'ai tracé un itinéraire, qui zigzaguait de Lyon à Trieste. Trieste est la ville qui, par son dynamisme, supplanta Venise au XIX^e siècle ; Joyce y séjourna quelques années, à l'époque de la genèse d'*Ulysse*. Pour aller là-bas, je devrais traverser les Alpes, la région des lacs au Nord de l'Italie et la Vénétie.

Je me procurai des sacoches, un matériel de camping minimal, des tenues de cycliste. Le short de cycliste est un vêtement étrange. Fait de matière synthétique, il adhère à la peau ; il est donc sexy. Mais, d'autre part, le molleton qui garnit l'entre-cuisse donne à peu près la sensation de porter une couche-culotte. Être, au même moment, habillé d'un collant de femme et d'une Pampers, voilà le genre de sensation que cet accoutrement procure : parfait pour un pervers polymorphe.

L'aventurier débutant

Je quittai Lyon en suivant le canal de Jonage. C'était à la fin du mois de juin, une lumière zénithale éclairait la plaine. Les cailloux du chemin de halage paraissaient d'une blancheur éclatante. Le canal traçait un couloir d'eau mate, impeccablement rectiligne. Ce n'était plus la ville ; et pourtant, sur des kilomètres, la campagne conservait le caractère découpé, implacable du paysage urbain.

Je passai la première nuit au bord du lac du Lit du Roi, dans l'Ain. Je me lavai au jet d'eau, sur un ponton du port de plaisance. Quand, enfin rafraîchi et changé, j'ouvris le couvercle d'une boîte de raviolis, j'éclaboussai ma chemise blanche de sauce tomate. Dès le premier soir, j'avais gâché mon linge propre. Mais quelles préventions stupides avais-je contre le confort ?

Fausse route

Le lendemain, je franchissais la frontière suisse à Saint-Julien. Puis je suivis la direction *Genève centre-ville*. La route décrivit un arc de cercle, je dévalai une pente et me retrouvai sur une voie d'insertion. Impossible de faire demi-tour : je m'étais engagé sur l'autoroute. J'avais dû l'entendre dire par le passé : en Suisse, les panneaux bleus indiquent les itinéraires par route nationale, les verts vous dirigent vers les autoroutes... Déjà, les grosses cylindrées genevoises me frôlaient. Je pénétrai dans un tunnel. La voûte faisant caisse de résonance, le

vacarme des voitures était assourdissant. Je pédalais aussi vite que possible, mais j'étais lourd – avec charge, mon vélo pesait près de 30 kilos. Des klaxons vrombissaient autour de moi comme les trompes de l'Apocalypse... Enfin, la sortie était en vue. Parvenu à l'air libre, je respirai. Hélas, 200 mètres plus loin, j'aperçus... l'entrée d'un second tunnel. Pas question de revivre ce cauchemar. Je m'arrêtai sur la bande d'urgence.

Avec l'énergie d'un condamné, je soulevai mon vélo à bout de bras et le fis passer par-dessus la barrière. Puis j'escaladai à mon tour le grillage. De l'autre côté, il y avait un pré, au milieu duquel je découvris un cerisier. Je cueillis quelques cerises mûres. Leur saveur sucrée me sembla miraculeuse. Ce matin-là, j'aurais pu aussi mourir pour des prunes.

I love Tougues

En début de soirée, une violente averse se déclara. Des herbes d'eau me barraient la vue. J'arrivai, détrempé, au hameau de Tougues, sur la rive française du Léman. Une pancarte signalait l'entrée du *Camping Lémania*. Ce n'était pas un lieu touristique, mais le genre d'endroit où les saisonniers peuvent louer des caravanes. Je fus accueilli par la tenancière, Maria. « Je n'ai plus de place », me dit-elle. Puis, voyant ma mine déconfite, elle se ravisa : « Il y a bien la tente de ma fille. Elle est partie en vacances. Si vous voulez, je vous la prête. » Elle me demanda 10 euros pour la nuit, payables d'avance. Je lui tendis un billet. Plusieurs fois, Maria me demanda si ça ne me dérangeait pas de payer aussi cher. Comme je lui assurai que non, embarrassée, elle décida de m'offrir le souper. Elle me servit un sandwich et un verre de rouge. Elle-même se prépara un grand Porto, rempli de glace pilée.

La locataire d'une caravane vint nous rejoindre. Elle eut droit aussi à un Porto ; et nous bûmes tous les trois, en regardant les trombes se déverser, assis sur des chaises pliantes, sous l'auvent du *mobil-home* de Maria. Sur la bâche qui nous protégeait, des flaques se formaient ; nous la soulevions régulièrement pour permettre à l'eau de s'écouler.

La femme qui s'était jointe à nous était une blonde d'une quarantaine d'années, très décharnée. Elle raconta par bribes son histoire : jusqu'à l'année dernière, elle avait un métier, un mari, deux enfants à Annemasse. Mais elle s'ennuyait terriblement. Elle a tout quitté sur un coup de tête, pour s'en aller avec un amant de passage, un vagabond qui l'emmena sur les routes d'Espagne... Malheureusement, cet amant n'était « pas gentil ». Je crus comprendre qu'il la battait. Du coup, cette femme – j'ignore son prénom – se trouvait, de retour en Savoie, paumée. Elle ne voulait pas revenir chez elle, car elle n'aimait plus son mari ; mais elle n'avait plus un sous devant elle. Voilà : c'est exactement l'exemple à ne pas suivre, me disais-je. On rêve de se mouvoir à sa guise, d'épuiser toutes les possibilités que réserve l'existence, et on se retrouve isolé, unique combattant debout dans un monde endormi.

La pluie cessa. Le soleil ne s'était pas couché. Un peu de bleu réapparut dans le ciel. Nous allâmes nous promener sur les bords du Léman. Sur sa surface lisse, s'ébrouaient des cannes avec leurs canetons. Des petits nuages ronds chevronnaient la silhouette mauve des montagnes. Emportée par le Porto et la beauté du paysage, Maria rugit : « Voir Tougues et mourir, yeah ! »

Simplon Pass

Le col du Simplon permet d'accéder aux plaines d'Italie du Nord. Il culmine à plus de 2000 mètres. On s'y rend par une route sinueuse, qui part de Brig, bourg opulent des confins de la Suisse francophone. L'ascension vers le col est longue de 28 kilomètres.

Le cinquième jour du voyage, au petit matin – après avoir déjà parcouru 380 kilomètres de goudron – j'entrepris la montée du Simplon. Arrivé à ce stade, il me semble que je dois au lecteur quelques précisions. Je suis parfaitement conscient que, pour la plupart des gens, le cyclisme représente une torture physique. Or, tous les cyclistes vous diront que, non seulement ils aiment cet effort, mais qu'ils adorent pratiquer en montagne. Comment justifier

cette disposition ? A vélo, tout est question de tempo. On ne peut gravir une pente qu'à la condition de trouver son rythme propre, et de le soutenir longtemps. Le souffle s'adapte. Les jambes tricotent ; l'esprit plane. C'est un état d'apesanteur. Des idées aux contours imprécis s'imposent quelques temps à la conscience, comme dans un rêve, avant de se dissiper.

A mi-hauteur du Simplon, j'eus l'impression de changer de monde. Soudain, il faisait sombre. La masse des nuages était comme plaquée sur le relief. La route empruntait un viaduc de béton, puis elle serpentait à flanc de montagne à travers d'interminables galeries. La végétation se fit plus basse. Il se mit à pleuvoir. Je m'arrêtai pour enfiler un K-Way, et repris ma cadence. Peu à peu, je me transformais en machine hydraulique. Sous le K-Way, la transpiration ruisselait. A chaque expiration, comme je soufflais fort, l'eau de pluie qui dégoulinait sur mon nez giclait. Comme le piston d'une locomotive à vapeur, je rejetais de la fumée blanche : ma respiration se condensait. C'est qu'il faisait froid, à cette hauteur. Même l'eau dans mon bidon, que je tétai régulièrement, devenait glaciale.

Le col du Simplon s'offrit enfin. De part et d'autre de la route, des éboulis de roches d'un gris d'acier. Un manteau de neige en lambeaux les recouvrait. J'avais quitté l'été, j'étais arrivé au pays de l'hiver éternel. Là, se dressaient deux immenses bâtisses quadrangulaires, à trois étages. Qu'était-ce ? D'anciens couvents ? Des postes de garnison désaffectés ? Je songeai aux hommes qui séjournèrent, autrefois, dans ce lieu d'extrêmes. Les bâtiments semblaient dater du XIX^e siècle, d'une époque où l'on montait encore ici à pied ou à cheval, par des voies de terre verglacées. Les gens devaient endurer là une existence nue, comme seuls peuvent l'aimer les idiots ou les sages.

Lago di Mergozzo

Le soir je dînais, installé à une terrasse, dans le village de Bracchio, au bord du minuscule lac de Mergozzo. Les demeures qui dominaient cette anse avaient des crépis colorés, vert émeraude, violet, jaune, bleu azur. J'avais laissé les Alpes derrière moi. Le crépuscule italien était tiède. Je me prélassais en buvant une bière brune, aussi alcoolisée que du vin. J'étais dans cet état d'extase paisible qui succède à l'effort.

Étaient-ce des moments comme celui-là que j'étais venu chercher, en pédalant jusqu'ici ? Non. Naïvement, j'imaginai que l'aventure produirait sur moi des effets plus violents, qu'elle me ferait sortir de mes gonds. Au lieu de cela, elle me plongeait dans une sorte de stupeur mélancolique. Mais peut-être est-ce la loi du voyage : il permet de constater que le monde est absurde, qu'il n'a pas plus de sens chez soi qu'ailleurs. Voilà, en désespoir de cause, une consolation pour ceux qui ont soif d'absolu.

A suivre...

Alexandre Lacroix